Par
MARIE KLOCK
Envoyée spéciale à Aurillac (Cantal)
Photos PASCAL AIMAR.
TENDANCE FLOUE

e réveiller dans une veste de survêtement qui ne nous appartient pas. Découvrir dans nos chaussures, au moment de les enfiler, de la tourbe et des plumes roses. Tenter de redessiner l'itinéraire des jours passés en suivant une cartographie faite de taches -boue, cendre, pisse, café (prix libre) - sur notre pantalon blanc. Peiner, parfois, à recoller certains morceaux. Peiner aussi à distinguer le réel de la performance. Ces souffleurs de feuilles aux gestes parfaitement synchronisés, dans une lumière surnaturelle à 4 heures du mat, sont-ils des agents d'entretien ou des danseurs? Ces quelques personnes attablées, là, devant un hôtel particulier XVIIe, sont-elles en train de prendre le thé ou de performer le fait de prendre le thé? Peut-être que ce clown au nez noir et son chien qui éternue peuvent nous donner un indice (au temps pour nous, une pancarte indique «Poetic tea time»).

Au bout de trois jours d'errances à travers Aurillac, petite ville du Cantal prise d'assaut et
transfigurée, le temps d'un festival, par les artistes de rue, on finit par trouver normal de
voir sa route soudain barrée par un enfant de
sept mètres de haut qui poursuit au ralenti un
paquet cadeau en lévitation, de devoir enjamber des gens couchés par terre (ils ne dorment
pas, ils jouent), de tomber sur un attroupement devant notre hôtel parce qu'un hommemésange vindicatif est perché dans l'arbre
d'en face, cerné par des «policiers».

# TRANCHE DE PASTÈQUE GONFLABLE

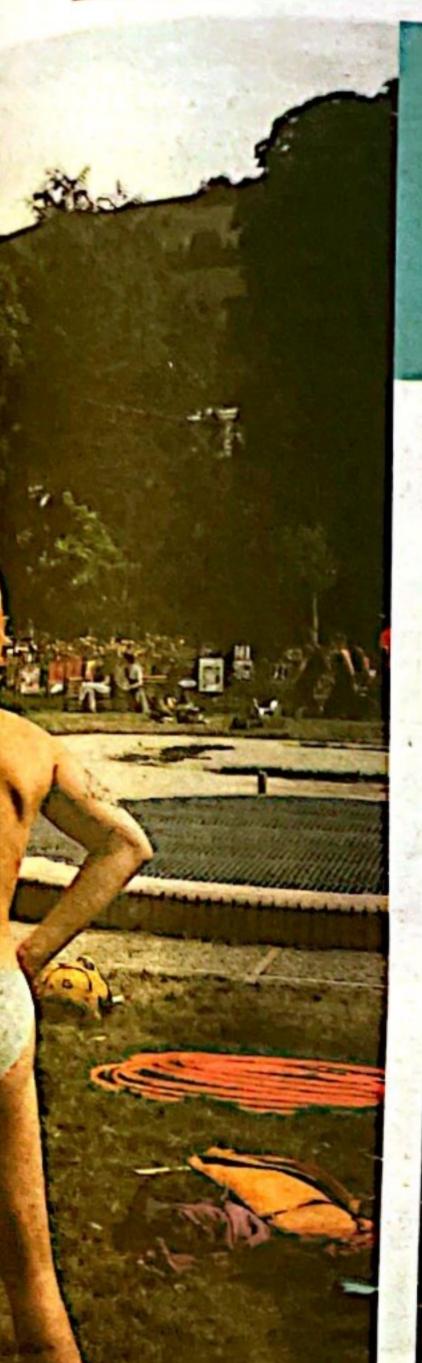
Quelques chiffres purs et durs pour tenter d'agripper les contours de cet énorme organisme vivant qui échappe évidemment à son cadre théorique: outre les 18 spectacles de la programmation officielle, plus de 700 compagnies de passage ont été accueillies cette année dans la ville, disséminées dans 132 lieux différents. Frédéric Rémy, croisé en fin de festival, nous confirme une augmentation tangible de la fréquentation depuis la «vraie» reprise post-Covid, en 2022. Visiblement éreinté, il a dû donner de sa personne un peu plus tôt dans la journée de samedi pour apaiser des manifestants dont certains commençaient à s'en prendre au tribunal, après un rassemblement de soutien à Marina, interpellée pour s'être promenée seins nus.



# IN SET UN SEINS DESSUS DESSUS DESSUS DESSUS DESSUS DESSUS

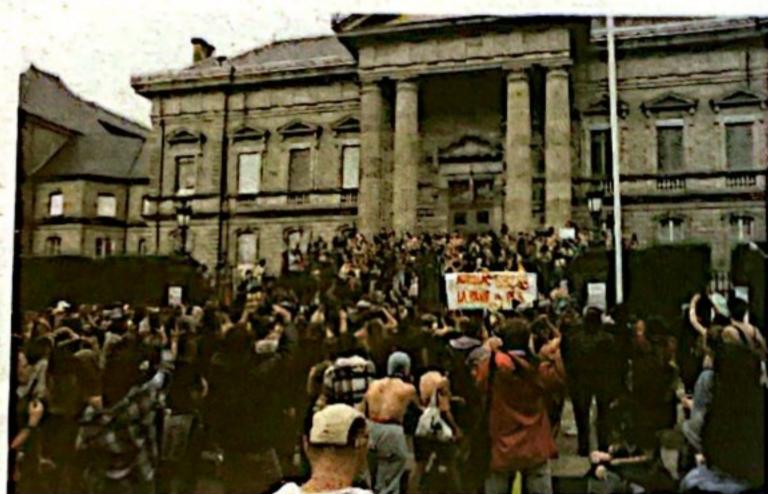
Le festival de théâtre de rue dans la petite ville du Cantal, sorte d'utopie entre folie douce et gros bordel, a été marqué par la manifestation samedi de plusieurs centaines de personnes en soutien à une femme visée par la justice pour s'être baladée seins nus.





Samedi lors du festival de théâtre de rue, à Aurillac.

Le Spectacle de merde de la compagnie Chris Cadillac.



Manif à Aurillac, samedi. PHOTO M. BISSON. HANS LUCAS

# «Le Spectacle de merde», bande à part

La metteuse en scène Marion Duval réunit circassiens, artistes, amis et activistes pour une expérience de trois heures entre numéros de bravoure, stand-up nul et jonglage foireux.

aaah! La beauuté! La beauuuutél» grince AzuXena de sa voix nasillarde après quelques acrobaties. Elle porte un justaucorps chatoyant de gymnaste et son numéro de trapèze exécuté par-dessus la jambe mais avec l'assurance d'un corps façonné par le cirque vient nous donner une pichenette de virtuosité au cœur du Spectacle de merde au festival d'Aurillac. Ca, ce sont les applaudissements qu'on connaît, les «ooh!» d'admiration devant le spectacle, cette partie de nous biberonnée à la performance, à la compétition, au dépassement, qui rêve d'hommes-serpents et d'enfants prodiges. Mais ce n'est pas ça que célèbre la compagnie suisse Chris Cadillac. Déjà pour Cécile, sa dernière création, la comédienne et metteuse en scène Marion Duval se positionnait plutôt telle une «porte vers l'extérieur», comme elle le dit à la fin du monologue introductif du Spectacle de merde. Emmener sur scène ceux dont elle a choisi de s'entourer dans la vie. Dans Cécile, c'était Cécile, son amie aux mille errances, truculente et abîmée. Ici, c'est le cercle élargi, connaissances de longue date ou de quelques mois, certains artistes ou circassiens, d'autres issus de «pratiques autres», de la vie en camion, de cercles activistes...

Ils arrivent à mobylette puis en camions, vieux Sprinters ou camping-car Mercedes, et c'est un ballet gracieux de gros engins qui se déploie sur le macadam brûlant du terrain de sport. A bord, on devine des gueules marquées, cheveux miteux, ça s'invective, ça agite des trucs par les fenêtres. Au fil de ces trois heures d'expérience, la choré motorisée se disloque, on découvre les individus, un entrelacs de numéros de bravoure ou de non-bravoure, stand-up nul, jonglage foireux, poésie à deux balles, moments de parole libre, interludes, distribution de bière, ouverture de cœurs, micro tendu, jusqu'à un final où tout se fond et où disparait la limite avec le public.

Et Marion Duval? On la retrouve un matin, elle dort dans un camion garé sur le terrain qui, le soir, servira de scène. La conversation vogue entre le stand de café à prix libre tenu à côté du camping par un des copains-comédiens et le hangar où d'autres se réveillent doucement. Marion nous raconte les expériences fondatrices, les scènes ouvertes où n'importe qui peut faire n'importe quoi, «juste cinq minutes, pas plus, et vous serez applaudi dans tous les cas», testées aussi bien en guinguette punk qu'en hôpital psychiatrique. Le plaisir du processus collectif, de «comprendre le sens de ce qu'on fait en le faisant, d'embrasser la scène comme lieu «qui permet aussi de régler ses comptes ensemble; ça peut être joyeux, c'est une chance de pouvoir faire ça. Il faut des gens qui soient capables de t'apporter ce genre de liberté. J'en trouvais pas, du coup, je me la suis apportée et j'ai essayé de l'accorder à mes amis». Peut-être que ce «truc sauvage» sera difficile à faire tourner «parce que c'est trop gros», mais elle ne doute pas: «Je préfère nous donner la chance de vivre ça maintenant plutôt que continuer à faire des spectacles je-sais-pasquoi je-sais-pas-quoi. Je préfère un truc du côté du cœur qu'un plan de carrière. La seule utilité de la carrière c'est que ça me permet d'avoir l'argent pour subventionner ces gens et ce genre de pratique et trouver du sens à ce qu'on fait.»

••• font plus attention à récupérer leurs déchets», assure-t-il.

Les 132 lieux de performances répertoriés par le festival, du complexe sportif au petit bout de parking, sont identifiés par autant de pastilles. Rapidement, on parle en pastilles, on retrouve les copains «en 123» pour les cascades à moto, on sait qu'après 22 heures, c'est à «pastille 114» qu'on entendra des bons concerts, programmés par les Radis noirs. Mais oui, la tourbe dans la chaussure, c'était un reste de motte tirée au canon par les bricoleurs fous du Piston errant en 123 au cours du Grand 49,9, road trip musical et mécanique qui n'hésite pas à catapulter diverses choses (terre, eau, mousse, papier journal) à la gueule de ses spectateurs. Et les plumes roses ont peut-être quelque chose a voir avec l'Acid Karaoké qui a déchaîné la 114 l'autre nuit, défonçant Dutronc ou Brel à coup de glitch, parfois survolé par une tranche de pastèque gonflable ou brièvement interrompu par un chasseur alpin à ski (mais non, pas un vrai, enfin). L'odeur tenace sur nos vêtements, comme s'ils avaient tous été fumés au hêtre? Souvenir du final étourdissant de la compagnie Titanos, quartier Peyrolles: là se joue un spectacle comme on n'en avait encore jamais vu, récit immersif pour un public de plusieurs centaines de personnes articulé autour d'un parc d'attractions maudit, truffé de manèges étranges et de tableaux vivants, fruit de plus de dix ans de travail, et qui s'achève dans une débauche de machins enflammés, mouvants, rotatifs, animés par des créatures en combinaisons qui ir ... u'à outre le feu à leurs propres chap car

On s'habitue étonnamment vite à cette utopie qui oscille entre folie douce et zbeul, où l'état second est la norme, où des recommandations cryptiques circulent de bouche à oreille, où le saltimbanque se fout de la gueule de ses semblables («Toi, t'as pas l'air de travailler beaucoup» lance la très acerbe clownesse Hélène Vieilletoile à un festivalier défoncé avant d'improviser un ragga, dans une savoureuse séance de psychanalyse collective proposée par les Humains gauches). Il faut donc imaginer la virulence de la friction quand les forces de l'ordre tentent de mettre leur grain de sel dans ce royaume du bordel. Absurdité totale, bêtise confondante de l'intervention qui a eu lieu mercredi: alors que règne une canicule à faire frire des œufs sur le bitume, parmi les festivaliers prompts à se mettre torse nu, de rares femmes jugent qu'il n'y a pas de raison et font pareil.

## PERRUQUE ET BLAIREAU EMPAILLÉ

Peut-être que les seins nus interloqueraient un dimanche de novembre sur le parvis de la cathédrale de Strasbourg, mais pendant le festival d'Aurillac, Eden anarchiste, safe space féministe? Une banalité. Pas pour les policiers qui somment Marina de remettre son tee-shirt. Elle refuse et fera l'objet d'une ordonnance pénale pour exhibition sexuelle. L'info se propage rapidement, pour notre part on l'apprend jeudi soir durant le spectacle de la compagnie Chris Cadillac où une jeune femme vient faire passer le message au micro: rendez-vous samedi midi devant I and in programs progress especies, dress

code torse nu pour les femmes, soutiengorge pour les hommes. La manifestation s'est déroulée paisiblement, jusqu'à ce que quelques drapeaux français soient brûlés devant le tribunal, galvanisant une petite dizaine de personnes à s'introduire dans le bâtiment pour y poursuivre le brasier. L'intervention de Frédéric Rémy, venu implorer le calme sur place, inquiet pour l'avenir du festival si la situation dégénérait, a fait retomber progressivement la tension. Tout le reste de la journée, la foule des festivaliers est restée constellée de tétons en goguette, libres sous le soleil.

La veille déjà, place des Carmes, on ne pouvait s'empêcher de penser à Marina: là, à midi, les agitateurs magnifiques de la compagnie du Zerep jouaient Ecarte la gardine, tu verras le proscenium, séquence extraite de leur précédente pièce El coup du cric andalou et étirée jusqu'aux limites du supportable, où quatre comédiens bien mis composent des tableaux de quelques secondes. d'abord dîner mondain puis débordements grotesques, chapeaux rigolos, jaillissements de seins, culs nus, trucs dans des culs, bite sur le nez, vomi dans les chapeaux - à partir d'un certain point, Stéphane Roger ne prend même plus la peine de remettre son pantalon, cul et bite deviennent des accessoires au même titre qu'une perrugue ou un blaireau empaillé. Normaux, banals, déchargés de leur aura sexuelle à force d'être montrés. Et tout ça sur une estrade en plein espace public, à l'heure du déjeuner, sous le regard, peut-être, d'enfants! Stéphane Roger n'a évidemment et heureusement pas été inter-Marina n'aurait pas dû l'être.

The sile of the state of M.K. (à Aurillac)